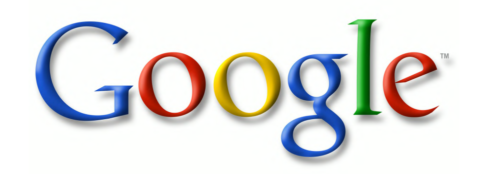


PAGIS
•
JEANNE
D'ARC

JEANNE D'ARC

EN PRÉSENCE DES SANS DIEU

ET DES SANS PATRIE

PANÉGYRIQUE DE LA VÉNÉRABLE

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS

LE DIMANCHE 15 MAI 1898

POUR LE 469e ANNIVERSAIRE DE LA DÉLIVRANCE D'ORLÉANS

PAR

S. G. MONSEIGNEUR PAGIS

ÉVÊQUE DE VERDUN



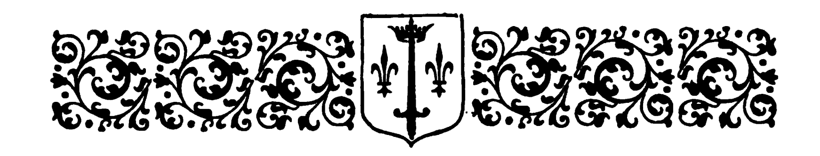
ORLÉANS

H. HERLUISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE JEANNE-D'ARC, 17

—

1898



JEANNE D'ARC

EN PRÉSENCE DES SANS DIEU

ET DES SANS PATRIE

Habebitis hunc diem in monumentum et celebrabitis eum solemnem Domino, in generationibus vestris, cultu sempiterno.
(*Exode.*, XII, 14.)

Vous garderez de ce jour l'impérissable mémoire; vous en célébrerez solennellement l'anniversaire, devant le Seigneur, dans la suite des générations, et ce culte n'aura pas de fin.

MESSEIGNEURS [1],
MES FRÈRES,

Il y a 469 ans, à pareil jour que le samedi 7 mai, le soir, à la nuit tombante, cette ville d'Orléans était dans l'allégresse d'un triomphe inespéré. Les Anglais venaient de perdre la formidable bastille des Tourelles, après celle

[1] S. G. Mgr SERVONNET, archevêque de Bourges.
S. G. Mgr BARON, évêque d'Angers.
S. G. Mgr DUBAUSY, évêque de Moulins.
S. G. Mgr TOUCHET, évêque d'Orléans.

des Augustins, après celle de Saint-Loup. Partout battus, découragés, démoralisés, ils allaient lever le siège. Toutes les cloches de la ville chantaient la délivrance, et l'armée victorieuse faisait son entrée dans vos murs au milieu de l'enthousiasme populaire. A la tête des soldats, s'avançait, modeste et souriante, une jeune fille de dix-huit ans, superbe sur son fier coursier, sous sa blanche armure, et les Orléanais, ivres de joie, la saluaient de leurs acclamations. Qu'était cette jeune guerrière ? Ce n'est pas à vous qu'il faut le demander : le nom de Jeanne d'Arc est gravé dans vos cœurs, comme il est écrit, en lettres d'or, dans les annales de votre cité. Jeanne, c'est la grande guerrière, la grande victorieuse, la grande libératrice, le chef de guerre incomparable, qui débloque, en six jours, votre ville assiégée depuis six mois et met les Anglais en déroute, avec une telle vigueur qu'ils s'en iront pour ne plus reparaître.

Voilà ce qui se passait ici, le 7 mai 1429. De ce grand jour vous gardez fidèlement mémoire ; les souvenirs de l'héroïne ont pu s'éteindre ailleurs, partout, hélas, pendant quatre siècles ; Orléans seul n'a jamais oublié ; c'est sa gloire d'être la ville de Jeanne d'Arc ; ici les souvenirs de Jeanne ne meurent pas ; on se les transmet de génération à génération comme un héritage sacré, et le culte de la grande héroïne n'a pas de déclin : *cultu sempiterno.*

Orléans, tu nous donnes, chaque année, un spectacle unique ; tu nous fais contempler un idéal, qui passe trop vite devant nos yeux ravis : c'est l'idéal d'un peuple où tous les éléments de la vie nationale se rapprochent, s'unissent, se confondent, sous l'empire d'une même idée qui les pénètre, d'une grande idée chrétienne et patriotique. Pouvoirs publics, Magistrature, Armée, Clergé, Noblesse, Bourgeoisie, Peuple, tous ici, dans ces vastes nefs, devant le Dieu de Jeanne et le nôtre, pour un hommage solennel de patriotique reconnaissance : le voilà l'idéal, qui me sourit, qui me séduit, qui me passionne,

qui remue, dans mon âme chrétienne et française, toutes les fibres du patriotisme et de la foi.

Orléans, merci ! On a dit que tu étais le cœur de la France, et on a bien dit : c'est la fonction du cœur de porter la vie sur tous les points de l'organisme : eh bien, que la flamme patriotique, qui brûle en ton cœur si français, se répande partout et gagne la France entière ! Que l'idéal, dont la vision me ravit, devienne la loi d'expansion de notre vie nationale ! ô France, sous cet idéal, que tu serais grande et puissante et glorieuse !

Monseigneur d'Orléans, il m'est très agréable de remercier votre ville épiscopale ; j'ai le devoir de remercier aussi Votre Grandeur. Vous me faites aujourd'hui un très grand honneur, mais vous me confiez une rude tâche : un panégyrique de Jeanne d'Arc n'est pas facile, après tant de panégyriques, qui sont, pour la plupart, des chefs-d'œuvre. Il y faudrait une voix comme la vôtre, saisissante, pénétrante, enlevante, cette voix, qui récemment encore, et dans ces vastes nefs, devenues trop étroites, passionnait votre ville et provoquait d'enthousiastes admirations. Je ne vous suivrai pas sur ces hauteurs de la grande éloquence, mais je me souviendrai que j'ai été, pendant quelques années, l'apôtre de Jeanne et je lui donnerai, de bon cœur, ce que j'ai, tout ce que j'ai.

Messeigneurs, je réclame votre indulgence : vous êtes des maîtres de la parole, et vous avez le droit d'être exigeants ; ce droit ne l'exercez pas, je vous prie ; c'est votre bienveillance qu'il me faut ; qu'elle me soit en aide ; je voudrais ajouter un modeste fleuron à la brillante couronne, placée par l'éloquence chrétienne au front de Jeanne d'Arc.

On s'est demandé bien souvent, on se demande encore pourquoi Jeanne d'Arc, si longtemps oubliée, nous est-apparue en cette fin de siècle, comme une étoile radieuse, au ciel de la patrie ; pourquoi la France la regarde avec amour et l'acclame avec enthousiasme; pourquoi l'His-

toire, la Science, la Religion, l'Art, s'associent en un magnifique concert, pour la glorifier; pourquoi l'Eglise elle-même sourit à l'héroïne française, la déclare *vénérable* et nous laisse espérer sa prochaine béatification. A ces pourquoi je veux répondre devant vous : j'estime que Jeanne a reçu du ciel une mission nouvelle : elle est envoyée pour défendre, sur cette terre de France, deux grandes causes compromises, la cause de Dieu et la cause de la patrie ; elle est venue pour combattre et pour vaincre les *Sans Dieu* et les *Sans Patrie*. Tout mon dessein est de vous exposer cette seconde campagne de Jeanne d'Arc, entreprise, comme la première, pour le salut de la France.

I

Il y a un Dieu ; ce Dieu est providence ; il tient dans ses mains les destinées des peuples ; il marque aux nations leur route ; fidèles, il les aime, il les soutient, il les défend, il les fait puissantes et victorieuses ; réfractaires, il les avertit, il les châtie ; obstinément rebelles, il les frappe, quelquefois pour les ressusciter, plus souvent pour les effacer de l'histoire. Depuis six mille ans, comptez, si vous pouvez, les peuples disparus. Voilà des notions élémentaires, en matière de gouvernement providentiel ; il faut lire Bossuet, qui les expose avec l'élévation de son génie et l'ampleur de son éloquence ; mais si le génie les met en lumière, le bon sens, plus sûr que le génie, les affirme à son tour ; elles sont la base ferme des croyances populaires ; le peuple a toujours cru, il croira toujours à un Dieu personnel, à un Dieu qui gouverne, à un Dieu Providence.

Comment se fait-il donc que, de nos jours, il y ait des *Intellectuels*, c'est le nouveau langage, qui s'inscrivent en faux contre les croyances populaires et traditionnelles, contre la logique du bon sens, contre Dieu et sa provi-

dence? Cela existe chez nous : nous sommes un peuple très spirituel, le plus spirituel des peuples ; mais on dit que nous avons plus d'esprit que de raison. Est-ce vrai? Je ne le crois pas et je ne voudrais pas qu'on jugeât de la France par quelques défaillants, qui sont aussi des décadents. Oui, le *Rationalisme positiviste* est une défaillance et une décadence : c'est une défaillance de la raison qui a perdu son coup d'aile et ne sait plus monter de l'effet à la cause, de la créature au Créateur, du monde à Dieu. C'est une décadence : il y a toujours décadenee où Dieu n'est pas, où il ne laisse plus tomber dans les âmes la lumière et l'amour. Dieu, c'est le soleil des âmes ; sans Dieu elles ne sauraient vivre, pas plus que ne vivraient les fleurs, sans recevoir du soleil la lumière et la chaleur fécondes. Ignorance sombre, égoïsme froid, voilà le monde sans Dieu.

Je regarde cette fin de siècle ; j'observe, j'écoute ; ce que je vois, ce que j'entends m'attriste. Ce n'est pas que je sois prévenu, ni que je subisse les préjugés d'ancien régime ; mais mon siècle m'effraie et je tremble pour lui. Il me semble qu'on peut le comparer à un grand enfant, à un enfant terrible, qui ne manque ni d'intelligence, ni de cœur, ni d'aspirations élevées, ni de généreux élans ; mais il est dévoyé ; il a brisé tous les freins de la vieille discipline ; il s'est grisé de liberté, d'indépendance ; il s'en va follement à toutes les audaces et ses audaces l'exposent à tous les périls. Il faudrait le réduire et le ramener : ce n'est pas chose facile et beaucoup se trompent de méthode. Ne le grondez pas, ne lui dites pas de dures paroles ; vous ne feriez que l'irriter. Aimez-le plutôt, aimez-le bien, car il est aimable, même dans ses écarts, même dans ses chimères. C'est par le cœur qu'il faut le prendre, c'est par le cœur que vous l'aurez[1].

N'est-il pas vrai qu'elle est inquiète, troublée, malheu-

[1] Eh bien, cette société malade, agitée, enfiévrée, je l'aime et je voudrais lui parler avec mon cœur.

reuse, mécontente du présent, incertaine de l'avenir, qu'elle manque absolument de sécurité et de stabilité? Et depuis quand souffre-t-elle ainsi ? C'est l'histoire qui va répondre: depuis qu'elle a rompu avec Dieu. Elle ressemble à un navire sans lest, qui s'en va aux caprices des vents, et le lest qui lui manque, c'est le lest chrétien. En cette société, je cherche Dieu partout et je ne le trouve nulle part; en vérité, il n'est nulle part publiquement, officiellement, comme il convient à sa majesté, à sa royauté suprêmes. On l'a banni de partout. Vous me comprenez, je n'insiste pas. Eh bien, si les hautes influences du pays ne veulent pas défendre Dieu et capitulent devant l'Athéisme; si la science se prononce contre Dieu et exclut de l'univers l'action divine; si les théories de la science se répandent, comme il arrive toujours, et descendent dans les profondeurs des masses populaires; si elles circulent dans ces milieux, où on travaille fiévreusement, et servent d'excuse à tous ceux qui déclarent n'avoir pas le temps de penser à Dieu; si toutes ces suppositions se réalisent, nous risquons fort, dans un demi-siècle, d'être un peuple sans Dieu. A mon avis, voilà le péril, le grand péril national de l'heure présente, un péril plus redoutable que celui des Anglais, au XVe siècle, que celui des Allemands au XIXe. La France sans Dieu n'aurait plus de raison d'être; elle ne tarderait pas à glisser dans ces abîmes, où disparaissent pour toujours les nations que Dieu a condamnées.

Ce grand péril Jeanne l'a vu : elle a prié pour la France, avec tous les saints de France, et ses prières ont vaincu, et, du consentement du ciel, elle nous est apparue, pour nous ramener Dieu, qui s'en allait, pour être de Dieu, de sa Providence, de son amour pour la patrie Française, la plus simple, la plus populaire, mais aussi la plus éclatante et la plus décisive des démonstrations, la démonstration non plus par le raisonnement, qui est sans effet sur les esprits prévenus, mais par la lumière fulgurante, éblouissante, irrésistible du miracle. Cette

lumière, Jeanne nous l'apporte par les souvenirs renaissants de sa vie, de ses exploits, de ses triomphes, de sa mort; voilà le miracle visible, tangible, que le peuple constate aussi bien que le savant; il enveloppe d'un tel éclat la mission de Jeanne, que le Rationaliste lui-même, le Rationaliste de bonne foi, ne peut s'empêcher de dire : le doigt de Dieu est là : *digitus Dei est hic.*

*
* *

Je rappelle brièvement l'agonie de la France, au commencement du XVe siècle; toutes les forces vives de la nation étaient épuisées; c'était la ruine complète, universelle, irréparable; point d'armée: la Chevalerie Française avait été fauchée sur vingt champs de bataille; point de roi : il avait fui honteusement derrière la Loire ; il s'étourdissait dans le plaisir ; point de réaction nationale possible : la France était incapable de se ressaisir ; dans une moitié du pays, occupé par les Anglais, c'était l'impuissance; dans l'autre moitié, la discorde: Armagnacs et Bourguignons étaient en lutte fratricide et déchiraient le sein de la patrie. Paris Bourguignon se livrait aux Anglais; Bedfort, Suffolk, Talbot, conduisaient à Orléans leurs troupes victorieuses; Orléans pris, c'était la mort de la France. Quelle heure d'angoisse suprême ! Cependant..... une parole d'espérance arrivait de la frontière Lorraine ; une prophétie de l'enchanteur Merlin courait de village en village ; elle annonçait « qu'une femme ayant tout perdu, une autre femme, une pucelle du bois Chesnu, sauverait tout », et encore « qu'une vierge viendrait dont le cheval foulerait le dos des archers. »

Quelle est la valeur de cette prophétie ? je n'en sais rien ; je la constate simplement comme un fait ; mais à côté de la prophétie, voici l'histoire qui lui correspond : c'est l'histoire de Jeanne, telle que vous la savez et qu'on ne peut nier sans faire violence aux règles élémentaires de la critique et de la certitude historiques.

Non, on ne peut pas nier l'enfance merveilleuse de Jeanne, à Domremy. Cette enfance est une gracieuse idylle, où s'unissent les harmonies de la terre et du ciel : la terre en est pour ses gazons, ses fleurs, ses eaux limpides et ses grands bois; le ciel envoie ses anges, ses saintes, dans des flots de lumière, et les anges et les saintes parlent et ne cessent pas de parler à la petite bergère.

On ne peut pas nier que, sur l'ordre de ses voix, Jeanne ne soit allée deux fois à Vaucouleurs et qu'à force d'énergie persévérante, de décision sereine, de douceur, de piété, elle n'ait fini par gagner à sa cause tous les gens de Vaucouleurs, tous les chevaliers, dont deux l'accompagneront, et Baudricourt lui-même qui lui donnera son épée.

On ne peut pas nier ce voyage à travers la France Anglaise et Bourguignonne, infestée par les routiers, les pillards, les brigands : les compagnons de Jeanne tremblent; Jeanne les rassure et leur prédit, avec une fière assurance, qu'il n'arrivera rien de mal. De fait, ils entrent sans encombre à Chinon.

On ne peut pas nier cette scène admirable du château de Chinon, où Jeanne va droit au Roi, qui se cachait sous un habit d'emprunt, dans la foule des seigneurs, et lui donne de sa mission de tels signes que le roi en demeure stupéfait.

Enfin, on ne peut pas nier cet examen solennel de Poitiers, où la jeune bergère, devant une Assemblée de théologiens célèbres, les étonne par sa présence d'esprit, par les éclairs de son bon sens. Elle ne sait ni A ni B, mais elle lit dans un livre, qui vaut mieux que tous les autres. « Mes maîtres, dit-elle à ces théologiens retors, il y a plus au livre de Notre-Seigneur qu'aux vôtres. Messire Dieu a un livre où nul clerc n'a jamais lu, aussi bon clerc soit-il. »

Voilà des faits très étonnants : ils appartiennent à l'histoire; comment les expliquer? La libre pensée ne veut

voir, dans les voix de Jeanne, que la grande voix de la Patrie, résonnant tous les jours, dans une âme française, héroïquement française, dont elle excite le patriotisme jusqu'à l'exaltation. Des mots tout cela, de grands mots, qui n'expliquent rien. Cette voix de la patrie, cet héroïsme français qui se manifeste dans un enfant de douze ans, ne me paraissent pouvoir exister autrement que dans un rêve d'imagination. Jeanne n'a jamais été ni une hystérique, ni une visionnaire, ni une exaltée. Nous en sommes très sûrs : ses contemporains, ses compagnons d'armes sont unanimes sur sa simplicité, sa douceur, sa candeur toute faite d'innocence, de calme et de sérénité. Elle a déclaré cent fois pour une, la pieuse enfant, qu'elle avait des voix du ciel et ne faisait rien que par ses voix; elle l'a déclaré, après la bataille, dans les joies du triomphe; elle l'a déclaré, dans sa prison, devant l'infâme tribunal de Rouen; elle l'a déclaré sur le bûcher, dans les flammes, à cette heure suprême, où les hallucinations disparaissent, où l'on ne ment jamais. Écoutez-là : « Non, mes voix ne m'ont pas trompée : ma mission était de Dieu. »

Je puis conclure et je conclus : il y a des Anges et il y a des Saints au ciel; les uns et les autres ont parlé à Jeanne; ils l'ont conduite, ils l'ont protégée, ils l'ont inspirée. Donc il y a Dieu, Dieu, qui est au-dessus des saints et des anges, qui les gouverne et qui les envoie.

Vous le voyez : dans cette première phase de la vie de Jeanne, qui n'est qu'une phase de préparation, le Divin rayonne et Jeanne est déjà une démonstration contre les *Sans-Dieu*. Le surnaturel apparaît, comme un soleil levant; nous allons le voir monter ce soleil et le contempler dans son radieux éclat.

*
* *

Jeanne, de par le roi, est devenue chef de guerre. Elle a sa maison militaire ; elle recrute, elle organise une

armée. Nous allons assister à un drame héroïque, unique dans l'histoire, et qui déroute la raison humaine.

C'est à Blois qu'a lieu le rendez-vous général, et c'est là que, dès le premier jour, elle exerce sur ses soldats une véritable fascination. Elle obtient d'eux tout ce qu'elle veut, et ce qu'elle veut avant tout, c'est qu'ils n'aillent pas au combat avec une conscience souillée. Elle leur fait entendre cette parole mémorable, qui explique, dans la guerre, bien des choses inexpliquées. « Dieu, pour punir les péchés des hommes, permet souvent la perte des batailles. » Chose merveilleuse, ces vieux soldats, qui avaient désappris la prière et les pratiques religieuses, dans la vie libre des camps, se confessent tous, communient tous ; Jeanne les a bientôt comme elle les veut, et « avec eux elle ne craindra pas toutes les forces anglaises. »

La voici à Orléans : on ne sait peut-être pas assez les obstacles qu'elle rencontre et quel appareil de guerre formidable les Anglais ont accumulé. En aval et en amont de la Loire, un cercle de bastilles enserre la ville et l'isole : derrière ces retranchements imprenables, ce sont les meilleurs soldats de l'Angleterre, exaltés par la victoire, conduits par les *Bedfort*, les *Talbot*, les *Suffolk*, les *Glacidas*, les *Salisbury*, les *Falstolf* ; ils sont là, tous les vaillants de l'armée anglaise, et c'est contre eux que va se heurter une pauvre bergère, avec les débris, les épaves de nos armées vaincues et démoralisées. Jeanne, Jeanne, pauvre enfant, pauvre téméraire, où vas-tu ?

La voyez-vous, cette audacieuse ? Elle entre à Orléans, avec son armée, avec ses convois, sous les yeux des Anglais, qui ne bougent pas. C'est déjà prodigieux. Sans perdre une minute, elle conduit à l'assaut ses soldats, que son regard, que sa parole électrisent. Sa bannière flotte au vent, son épée brille au soleil, et il en jaillit comme une lumière de victoire. Le 4 mai, enlevée la bastille de Saint-Loup ; le 6, enlevée la bastille des Augustins ; le 7, au soir, enlevée de même la formi-

dable bastille des Tourelles. L'ennemi stupéfait, sous ces coups de foudre, fuit en désordre ; il ne comprend rien à ses défaites ; pour lui Jeanne est une *Sorcière*; il semble, en effet, qu'elle n'est plus un être humain ; elle est devenue le génie des batailles, l'ange de la victoire.

Il fallait poursuivre l'ennemi et le chasser de la vallée de la Loire. Les lenteurs du roi, peut-être les manœures de la Trémoille, font perdre vingt jours. La campagne n'est reprise qu'au mois de juin, mais vous allez voir avec quelle vigueur : Jargeau est enlevé le 12 juin ; Meung-sur-Loire le 15 ; Beaugency, le 18, et, le même jour, les Anglais sont atteints et écrasés dans la mémorable bataille de Patay. C'est ainsi que Jeanne travaille : elle fait, en six jours, ce que les armées de l'Europe n'auraient pas fait en six mois.

Le chemin de Reims est ouvert ; il faut aller à Reims ; les voix l'ont dit, et Jeanne y va, malgré le roi, malgré la cour, qui finiront par la suivre. En seize jours, la Champagne et une partie de la Bourgogne sont reconquises ; devant l'héroïne, les places fortes tombent sans combat, comme par enchantement. Le seizième jour, Charles est à Reims et, le lendemain, l'huile sainte coule sur son front, aux acclamations d'un peuple immense, ivre de joie. Isabeau, reine infâme, voilà la réponse à ton traité de Troyes ! Henri de Lancastre, voilà ce que vaut ta prétendue royauté sur le pays de France ! Non, non, Anglais, jamais tu ne règneras en France !

Je résume cette suite vertigineuse de triomphes : Cinq jours, pour débloquer Orléans ; huit jours, pour dégager la vallée de la Loire ; seize jours, pour la conquête de la Champagne et de la Haute-Bourgogne, en tout vingt-neuf jours, pour refaire la France : Trouveriez-vous un fait de guerre pareil dans les annales des peuples ? Les guerriers de tous les temps peuvent bien s'incliner devant cette jeune fille, qui porte au front la plus belle couronne que le génie de la Victoire ait

jamais tressée. Alexandre, César, Napoléon, vos lauriers pâlissent devant ceux de Jeanne d'Arc.

Voilà l'histoire ; et maintenant que le rationalisme m'explique cette incroyable transfiguration d'une pauvre fille des champs.

Elle n'a jamais vu que son village, ses brebis, ses prairies tranquilles, ses grands bois silencieux, et la voici qui brave soudainement, avec l'intrépidité calme d'un vieux capitaine, les flèches, les arquebuses, les boulets, la mort, toujours la première à la bataille, la première à l'assaut. Où a-t-elle puisé ce courage surhumain ?

Sous son regard, sous sa parole, ses soldats deviennent des héros ; ils sont *endiablés* ; c'est le mot des Anglais. Écoutez Dunois : « Avant que Jeanne parut, à Orléans, il suffisait de deux cents Anglais, pour battre et mettre en fuite huit cents Français ; avec Jeanne, quelques centaines de Français eussent affronté et battu une armée entière. » D'où venait donc cette magique puissance ?

Jeanne savait, sans l'avoir étudié, et mieux qu'aucun capitaine, tout l'art de la guerre, la stratégie, la tactique, la balistique ; au témoignage de Dunois et du duc d'Alençon, elle n'avait pas de rival, pour ordonner la bataille, disposer les troupes, marquer le point précis de l'attaque ; elle était d'une habileté merveilleuse pour placer son artillerie et pointer les bombardes ; si bien qu'elle étonnait le célèbre *Jean de Montesclère*, seigneur lorrain, je suis fier de le dire, et maître d'artillerie, dont la coulevrine ne manquait jamais son coup.

Enfin, Jeanne avait de claires intuitions d'avenir ; elle avait annoncé sa blessure à l'assaut des Tourelles ; elle avait prédit le triomphe de Patay. « Avez-vous de bons éperons, demandait-elle au duc d'Alençon, avant la bataille. » « Quoi donc, répondait le duc, nous tournerions le dos ? » « Nenni, reprenait Jeanne, mais les Anglais le tourneront et il faudra des éperons pour les suivre. » Elle avait déjà dit à quelques chefs, qui ne

voulaient pas engager la bataille contre les Anglais, supérieurs en nombre : « Nous les aurons, fussent-ils pendus aux nues. » Vous savez la grande victoire, qui suivit de près cette prédiction. Enfin, je me souviens qu'avant l'attaque de Jargeau, elle suppliait le roi, dont les lenteurs la désolaient : « Employez-moi, lui disait-elle, je ne durerai guère plus d'un an. » Hélas, elle avait entrevu les limites de sa glorieuse et trop courte existence.

Eh bien, Messieurs les Rationalistes, les Matérialistes, les Positivistes, les Libres-penseurs, les *Sans-Dieu* en un mot, comment nous expliquerez-vous toutes ces choses étonnantes ? Comment nous expliquerez-vous qu'une petite fille des champs, ignorante et timide, soit devenue, en quelques mois, en quelques jours, un audacieux soldat, un chef de guerre consommé, un stratége de premier ordre, un capitaine d'artillerie incomparable, une voyante de l'avenir ? Est-ce dans son propre fonds qu'elle a trouvé ces ressources merveilleuses ? Vous n'oseriez pas le prétendre ; qui donc a outillé Jeanne de la sorte ? Vous avez imaginé des théories, qui font rire, les théories de *l'hallucination*, de *l'exaltation*, des *forces occultes*. Je les ai réfutées, bien des fois ; on ne les réfute plus aujourd'hui. Je me contenterai d'une simple observation ou plutôt d'une prière : Si vos théories ont quelque valeur ; si elles peuvent expliquer à certain degré l'intelligence, la bravoure, l'héroïsme, les exploits de Jeanne d'Arc, eh bien, je vous supplie, représentants de la science nouvelle, de vous réunir en congrès ; mettez en commun vos lumières, vos découvertes, vos forces occultes, toutes vos ressources ; prenez une bergère française, à votre choix, hallucinez-la, excitez-la, hypnotisez-la, et faites-nous, en prévision des prochaines batailles, qui seront terribles, une autre Jeanne d'Arc, une seule, pour le salut et l'honneur de la patrie Française.

Si vous opérez cette merveille, tout vieux croyant que je suis, je passe au rationalisme, avec armes et

bagages. Si vous ne le pouvez pas, faites-nous donc grâce de vos théories ridicules, et reconnaissez qu'il y a quelqu'un au-dessus de vous, quelqu'un plus savant et plus fort que vous. Il y a Dieu, il y a le Christ, le vieil ami des Francs ; c'est lui qui a mis une épée aux mains d'une enfant, et, dans cette épée, le courage, l'héroïsme, la science et la victoire.

C'est ainsi que Jeanne la guerrière, est l'éclatante démonstration de Dieu : les *Sans-Dieu* ne tiennent pas plus devant elle, que ne tenaient les Anglais des bastilles orléanaises ; par Jeanne Dieu sera vainqueur en notre pays de France,

Je la salue, Jeanne la victorieuse, mais au-dessus d'elle je salue le Christ, dont elle fut l'héroïque soldat ; je le salue, parce qu'il n'a fait pour aucun peuple ce qu'il a fait pour la France, et, de mon cœur de Français monte vers lui le cri de foi, d'amour et de reconnaissance, qui sortait, il y a quatorze siècles, de la poitrine de Clovis et de ses braves : *Vive le Christ, qui aime les Francs* !

*
* *

Nous avons laissé Jeanne à Reims. Reims marque la fin de ses triomphes ; on en a conclu qu'il marquait la fin de sa mission : c'est une erreur.

Aux catholiques, car il y en a, qui limitent au sacre de Charles VII la mission de Jeanne d'Arc ; aux *Sans-Dieu*, qui nous montrent le bûcher de Rouen et qui nous disent : S'il y avait un Dieu, et si la mission de Jeanne eût été de Dieu, comprend-on que Dieu l'eût abandonnée innocente aux bourreaux et à la mort? A tous ceux-là il faut répondre, et je réponds par les grandes lois de l'histoire.

Toute œuvre de salut ne peut s'accomplir que par le sacrifice. — Plus l'œuvre est grande, plus le sacrifice doit être considérable. — Enfin, quand le sacrifice devient sublime et qu'il est le don du soi dans l'héroïsme du

martyre, l'œuvre brille du sceau divin ; elle s'achève magnifique en Dieu et par Dieu. Voilà les lois qui gouvernent et dominent l'histoire. Quand Dieu voulut sauver le monde, il dit à son fils : « Va, parais sous une chair mortelle ; enseigne aux hommes la vérité, qu'ils ne savent plus ; confirme ta parole par des miracles, et puis monte sur une croix et donne tout ton sang ; c'est ton sang qui sera le salut ». Et c'est ainsi qu'il fut fait, et la croix, instrument et symbole du sacrifice, de l'immolation, nous l'adorons, depuis dix-huit siècles ; elle reste un témoignage accablant, écrasant pour les *Sans-Dieu*.

Quand Dieu a voulu sauver la France agonisante, il a pris une enfant, fleur d'innocence et de piété, et il a dit à cette enfant : « Fille de Dieu, va ! parais, sous une armure guerrière, fais des miracles de bravoure, sois l'ange de la victoire, et puis tu monteras sur un bûcher, les flammes te dévoreront, et ton supplice sera le salut ! » Et c'est ainsi qu'il est arrivé, et le bûcher de Rouen, où meurt la grande victime française, est, à mes yeux, mieux que les triomphes, la démonstration divine de sa divine mission.

Du reste, imaginez-vous Jeanne, après le sacre de Reims, retournant à sa quenouille, à ses moutons, ou bien vivant, largement rentée, dans quelque château royal ? Vous figurez-vous la fille de Dieu, toute brillante de l'auréole divine, tombant dans la vulgarité d'une existence bourgeoise ? Non, non, c'eût été la déchéance, le découronnement. Divine à son origine, divine en son sublime épanouissement, il fallait que la mission de Jeanne fut divine à sa fin. Fille de Dieu, elle avait vécu, et elle devait mourir en fille de Dieu, couronnée de cette gloire qui est fort au-dessus de toutes les gloires humaines, parce qu'elle est divine, de la gloire du martyre.

Jeanne, je te salue plus glorieuse, sur le bûcher de Rouen, qu'aux Tourelles et à Patay. Aux Tourelles, à Patay, tu étais la guerrière, l'héroïne, la victorieuse ; au

bûcher, tu es la victime, la martyre, la sainte, et il n'y a que les saints pour sauver la Patrie !

II

Jeanne est une démonstration décisive contre les *Sans-Dieu* ; elle est une démonstration non moins décisive contre les *Sans-Patrie*.

Qu'est-ce que la Patrie ? L'éloquence et la poésie ont répondu bien des fois, toujours d'une manière gracieuse et touchante. Elles ont dit : la Patrie, c'est la terre où fut notre berceau ; c'est le foyer où notre enfance s'est épanouie, au sourire d'une mère, comme la fleur s'épanouit au sourire du soleil ; c'est le temple où, les mains jointes, nous avons appris à prier notre Père du Ciel ; c'est l'église de notre baptême et de notre première communion ; c'est la terre sacrée où dorment nos aïeux, près de l'église, à l'ombre de la Croix. La Patrie, c'est la famille, avec le trésor de ses souvenirs, de ses traditions d'honneur, qui se transmettent, précieux héritage, de génération à génération ; enfin, la patrie s'étend au-delà de la famille, au-delà des champs, des prairies, des bois, que notre jeunesse aimait à parcourir ; la Patrie, c'est la France avec sa grande histoire, ses luttes, ses triomphes, les exploits immortels de sa bravoure, les œuvres non moins immortelles de son génie ; avec ses épreuves aussi, ses malheurs, ses désastres, mais avec cette vitalité puissante, inextinguible, qui fait que la France ne meurt pas. La Patrie, c'est tout cela, et tout cela nous prend à la tête et au cœur, nous saisit, nous passionne et fait naître, en nos âmes, une admiration filiale et un filial amour. Nous sentons que la Patrie est une mère, la plus aimante, la plus généreuse des mères, et notre cœur n'a pas d'amour qui soit comparable à notre amour de la Patrie Française.

Eh bien, faut-il le dire ? Aujourd'hui il y a, chez nous,

de sinistres rêveurs, dont les rêves sont un crime de lèse-Patrie : ils voudraient supprimer toutes les barrières, tendre la main à tous les peuples, à travers les espaces, les fleuves, les montagnes, les océans ; organiser une espèce de fraternité et de solidarité universelles, dans une immense République, où il n'y aurait d'autre Dieu que la Science, d'autre culte que le plaisir, d'autre but à la vie que la jouissance, d'autre destinée, après la mort, que l'évaporation de l'existence humaine dans le *grand tout* des Panthéistes. Voilà la chimère d'un certain nombre d'esprits, une chimère que nous avons vue, qui de nos jours a pris corps et figure. Elle est dangereuse, très dangereuse, et nous devons en faire justice, au nom de la France et du patriotisme Français, au nom de la grande et immortelle patriote, au nom de Jeanne d'Arc.

Il y a toujours eu des patries bien distinctes, il y en aura toujours. Chaque peuple a une vocation particulière, un tempérament, des facultés, un génie conformes à sa vocation. La variété dans l'unité : voilà la méthode providentielle, partout la même, dans le monde physique et dans le monde moral. Regardez la nature et ses splendeurs : la variété est le principe de la vaste harmonie qui se déroule à nos yeux. Regardez la vie nationale : elle naît encore de la variété ; elle résulte de l'ensemble des familles, qui composent un pays et qui, de province à province, diffèrent par le tempérament, par le caractère, par les traditions, par les habitudes et les mœurs. Gardez-les bien ces familles, qui donnent à l'État tous les éléments de vie et de prospérité, mais gardez-les avec leurs physionomies et leurs aptitudes diverses ; n'essayez pas de les unifier et de les fondre en un tout ; vous commettriez une faute énorme : à l'activité libre, spontanée, originale, féconde, qui fait la richesse et la beauté d'un pays, vous substitueriez le mouvement automatique ; la nation deviendrait, selon la théorie socialiste, une machine qui fonctionnerait, avec une monotonie désespérante, sur les ruines de la liberté.

Ce que je dis de la famille nationale, je puis le dire de la grande famille des peuples ; l'analogie est évidente : les peuples doivent tous concourir à l'harmonie générale du monde, mais chacun à sa façon et dans la forme particulière de son activité. Vous ne pouvez pas supprimer les différences, vous ne pouvez pas niveler les peuples, sans bouleverser l'ordre providentiel.

La thèse que j'expose est celle de la raison, de l'expérience et de l'histoire ; mais elle est par excellence la thèse Française.

Si les *Sans-Patrie* prenaient la peine d'étudier l'histoire, ils verraient clairement que la France est faite pour être une patrie à part ; son tempérament, son génie, sa générosité de cœur, sa bravoure, devaient lui assurer le premier rang parmi les peuples. De fait elle a eu ce rang d'honneur pendant quatorze siècles ; soldat de Dieu, elle a reçu de lui toutes les prospérités et toutes les gloires : elle a dominé l'univers par les armes ; elle l'a dominé plus encore par les idées ; elle a fait l'éducation des peuples, et, malgré ses désastres, elle règne encore sur le monde par les nobles expansions de son cœur et de sa foi, par la lumière toujours vive et pénétrante de l'esprit Français.

Cette patrie, unique au monde, vous voudriez l'effacer ! Vous tendriez la main à tous les peuples, même à ceux qui nous ont écrasés, dans un moment de surprise, et nous ont fait au flanc une blessure qui reste toujours béante et sanglante, et vous les inviteriez à s'unir à vous, dans je ne sais plus quelle combinaison et quel mélange ! Si jamais vous pouviez réussir à réaliser votre chimère, vous détruiriez la plus belle œuvre de Dieu, la France ; vous seriez les assassins de la patrie, et je vous repousserais, et nous vous repousserions tous, avec indignation, au nom du patriotisme, au nom de cette noble et chère France que nous devons aimer et que nous aimons par dessus tout.

Comment expliquer ce rêve antifrançais des Sans-

Patrie? Hélas, il ne s'explique que trop : il a ses causes dans l'amoindrissement des croyances qui protègent et illuminent la vie, dans le culte de la matière et du *veau d'or*, dans la fièvre du bien-être et du plaisir. Toutes ces choses constituent l'égoïsme, avec ses bas instincts, et l'égoïsme ne veut pas de Dieu, parce que Dieu est un maître gênant ; l'égoïsme ne veut pas de patrie, parce que la patrie, une fois admise, il faut la soutenir, la défendre, et quelquefois se sacrifier pour elle : c'est encore gênant. Donc ni Dieu ni patrie ; l'un suit l'autre : les *Sans-Patrie* sont de même famille que les *Sans-Dieu*.

Voilà un autre péril national, qui devient plus grave à mesure que les habitudes de plaisir abaissent les âmes ; ce péril Jeanne est venue le conjurer et nous rappeler à tous qu'il faut aimer la France, parce que Dieu l'aime encore et l'aimera toujours. Cette sublime enfant nous apparaît de nouveau comme un radieux symbole, suscité par Dieu contre les *Sans-Patrie*, le symbole immortel de la France immortelle. En vérité, je vois en elle l'idéal, l'impérissable idéal de la patrie Française.

*
* *

Toute jeune encore, dans les vertes prairies, à l'ombre des grands chênes, elle pleure à chaudes larmes. Et pourquoi pleures-tu, petite bergère? A ton âge, on rit toujours. Elle pleure, parce que les voix lui ont dit la grande pitié du royaume, les Français partout battus, les Anglais partout triomphants ; elle pleure les désastres de la Patrie. Dieu a déjà mis dans l'âme de cette enfant, toute l'âme de la France : elle gémit, elle se désole, mais elle espère ; à ses yeux l'avenir se dévoile : il faut la France à l'Eglise ; il la faut au monde ; donc la France ne mourra pas ; cette espérance patriotique la fait tressaillir ; elle écoutera les voix, elle ira, elle sauvera la France. Voyez-vous, les *Sans-Patrie*, comment Jeanne se déclare contre vous, au début de sa mission ?

*
* *

A l'examen de Poitiers, l'esprit de Jeanne est devenu comme l'incarnation de l'esprit français : il s'affirme par la fermeté de la raison, par les clartés soudaines du bon sens, par une verve toute Gauloise, par une pointe aimable d'ironie, par le trait qui surprend, qui frappe, mais ne blesse pas. Voilà bien l'esprit Français : il s'est réfugié dans l'âme de Jeanne, qui le sauvera, en sauvant la France ; c'est une lumière, qui ne peut pas s'éteindre, et dont le monde a besoin. Je me rappelle le mot d'un journal anglais, à l'époque de nos désastres del'année terrible : On parlait, à Londres, de la fin de la France ; le journal de la cité, le *Times*, protesta : « supprimer la France, écrivait-il, ce serait éborgner le monde. » Bien dit et très vrai : non, le génie français ne peut pas disparaître et Dieu ne veut pas qu'il s'éteigne : Jeanne, en qui le génie français rayonne, est venue le défendre contre les *Sans Patrie.*

*
* *

Vous avez vu la bravoure de Jeanne, enlevant les bastilles avec la rapidité de la foudre. Le spectacle de cette bravoure me suggère une pensée, que j'ose émettre devant vous, Messieurs, qui représentez ici très noblement la belle armée Française : Jeanne n'a jamais attendu qu'on l'attaquât, elle a toujours attaqué la première, avec cette vivacité, cet entrain, cette *furia*, qui sont le privilège de notre race. Elle avait deviné que la supériorité du soldat français est dans l'offensive ; à l'offensive vigoureuse, il est irrésistible; derrière une muraille, il perd la moitié de sa valeur. Aussi Jeanne avait-elle toujours pour cri de guerre : « Sus aux Anglais, ! » N'est-ce pas une leçon qui nous est donnée par l'héroïne, à la distance de quatre siècles ? Je ne suis pas compétent dans les choses

de la guerre, mais le peu que je sais de notre histoire militaire me fait croire que la vraie méthode de combat, pour nous, Français, c'est la méthode de Jeanne. — Elle a été la vôtre, mon général (1), et la France n'oubliera pas cette marche en avant, audacieuse, héroïque, qui lui a permis d'inscrire à son drapeau un triomphe de plus et lui a valu la conquête de la grande île Africaine. Je suis heureux de rappeler ici, devant un auditoire d'élite, une page d'histoire contemporaine, très glorieuse pour la France et pour vous.

Il est donc visible que Dieu nous a faits pour l'initiative, nous sommes la nation d'avant-garde, et par l'épée, par le génie, nous ouvrons la route à tous les progrès. Tel a été notre rôle dans le passé, tel doit être notre rôle dans l'avenir; je ne sache pas que Dieu nous ait reniés, et je ne vois pas pourquoi notre mission serait finie. Arrière donc les *Sans Patrie* ! qu'ils laissent la France se reprendre, et continuer dans le monde les grandes initiatives, sous la conduite de Dieu, sous l'épée de Jeanne, qui lui marquera les routes de la victoire.

*
* *

Terrible dans la bataille, Jeanne, après la victoire, est très douce aux vaincus ; elle soigne elle-même, comme une sœur de charité, les blessés ennemis : elle a des larmes pour leur infortune et pour leurs souffrances. Ah ! que je reconnais bien, dans le cœur de Jeanne, le cœur de la patrie Française! En ce noble cœur il y a la bravoure, une bravoure héroïque, mais, avec la bravoure, la bonté tendre, généreuse et désintéressée. L'épée de la France ne se met au clair que pour les nobles et saintes causes, pour la défense du droit, de la justice et de la liberté ; victorieuse la France n'abuse pas de la force ; l'ennemi vaincu est sacré pour elle ; elle le traite avec une générosité royale ; elle est toujours assez riche pour payer sa gloire. Soldat redoutable, toujours armé pour les justes

(1) Le général Duchesne, commandant le 5e corps d'armée.

causes, mais sœur de charité, aux tendresses maternelles, voilà la France ; elle est pour le monde un exemple nécessaire, elle l'empêche de faire retour vers la Barbarie. Si l'épée de la France avait pesé, comme autrefois, dans la balance des nations, verrions-nous cette puissance fin de siècle, qui s'appelle le ballot, le dollar, etc., se ruer avec autant de brutalité que d'injustice, contre cette fière nation, gardienne de la Foi, de l'idéal, de la bravoure chevaleresque ? Mon Dieu, pour votre gloire et pour l'honneur du monde, que le ballot ne tue pas l'idéal ! — Comprendront-ils maintenant, les *Sans-Patrie*, pourquoi il faut une France forte, puissante, que l'univers respecte ?

* * *

Jeanne, à l'âme si française, avait le sentiment profond de cette vocation d'honneur, qui assurait à la France un rôle prépondérant dans le monde. Elle rêvait, pour la patrie, de larges expansions, les expansions de son génie, de sa bravoure, de son cœur et de sa foi. Elle s'ouvrait de ces grandes idées au duc de Bourgogne, et, pour le détourner des luttes fratricides, elle donnait comme objectif à son humeur batailleuse une guerre contre les Turcs.

Dans la pensée de Jeanne, la France n'existait pas pour elle mais pour le monde ; elle était le peuple missionnaire, toujours prêt à donner son cœur, son dévouement, son or, ses enfants, ses prêtres, ses soldats, aux œuvres de l'apostolat catholique ; et Jeanne avait raison : nous avons été, nous sommes encore, et, grâces à Dieu, nous resterons toujours la plus aimante, la plus généreuse de toutes les patries.

Et cette patrie vous voudriez l'éteindre, avec son foyer d'amour qui réchauffe le monde ! vous voudriez qu'elle allât se perdre en ce mélange de peuples aux instincts égoïstes, aux calculs toujours intéressés ! Non, vous n'empêcherez pas la France d'avoir son cœur plus haut que

tous les égoïsmes ; c'est ce cœur de la France, qui proteste contre les *Sans-Patrie*, qui les repousse, qui les condamne ; les condamnations du cœur sont les plus accablantes.

*
* *

En terminant, et au risque de passer pour clérical, je veux dire ce que Jeanne pensait de cette question, qui nous divise, vous savez bien, de la question des rapports entre l'Église et l'État.

Ce n'est pas une faute, si la vierge inspirée était plus cléricale que moi, et elle l'était, n'en doutez pas ; elle n'imaginait pas une France, qui ne fût pas chrétienne, *publiquement* et *officiellement* chrétienne.

Elle disait que le Christ était premier roi de France, et Charles son lieutenant. Vous n'ignorez probablement pas cette scène ravissante, découverte, il y a quelques années, dans un manuscrit de la bibliothèque Vaticane : Jeanne se fait donner par le Roi et par acte notarié, le royaume de France ; devenue Reine, elle donne, toujours par acte notarié, son royaume à Jésus-Christ ; Enfin Jésus-Christ rend son royaume à Charles. Il est aisé de comprendre la pensée de Jeanne, sous cette forme originale et gracieuse : elle voulait dire que la France est au Christ, qu'elle se doit au Christ et à l'Église, car « le Christ et l'Eglise, selon le mot de l'héroïne, c'est tout un ». Quelle leçon pour les hommes de notre temps, s'ils voulaient comprendre !

Depuis Jeanne d'Arc, nous avons subi des transformations nombreuses et profondes : La France du XIXe siècle est loin de ressembler à la France du XVe. Nous avons la République, au lieu de la Monarchie ; nous avons le régime parlementaire, au lieu du pouvoir absolu ; nous avons le drapeau tricolore au lieu de drapeau blanc fleurdelisé ; les classes sociales n'existent plus : toutes les barrières sont tombées, et la démocratie, une démocratie éga-

litaire, menacés de tout envahir. En dehors des transformations, opérées par les siècles, il faut les accepter : puisque la France veut la République, soyons pour la République ; puisqu'elle veut le régime parlementaire, ayons de bons députés, intelligents, chrétiens, patriotes ; puisque le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec les gloires de la France, gardons le drapeau tricolore ; puisqu'il semble que l'avenir appartient à la démocratie, puisqu'elle coule à pleins bords et que les fleuves ne remontent pas vers leur source, allons à la démocratie pour l'endiguer, et empêcher l'inondation qui emporterait notre foi, nos droits et nos libertés.

République, régime parlementaire, drapeau national, démocratie, voilà des choses que je respecte profondément, mais qui ne sont pas intangibles, à qui Dieu n'a pas promis l'immortalité et que le XXe siècle pourra bien modifier. Ce qui est sous ces formes changeantes et ne doit pas se confondre avec elles, ce qui reste toujours le même, toujours digne de notre amour filial, c'est la France, la France avec la vocation que Dieu lui a donnée et qu'il n'a pas retirée. Cette vocation, nous l'oublions un peu, en notre siècle ; il était temps que Jeanne nous apparût, pour nous la rappeler : *la France est le sergent de Dieu ; le chef de France est lieutenant du Christ.* C'est l'héroïne qui nous l'a dit et qui nous le répète. — Que la France soit en république ou en monarchie, en monarchie absolue ou parlementaire ; qu'elle ait un drapeau blanc ou tricolore ; qu'elle donne plus ou moins de place aux aspirations démocratiques, toutes ces choses au fond me paraissent accessoires ; ce qui est essentiel, et je voudrais le faire entendre à mon pays tout entier, c'est que la France reste fidèle à la vocation sublime que le Christ lui a donnée ; c'est qu'elle soit chrétienne au dedans et favorise au dehors l'extension de l'idée chrétienne. L'histoire à la main, je l'affirme : La fidélité chrétienne de la France est le gage certain de sa prospérité.

Cette grande vérité nous la perdons un peu de vue, et nous

avons nos tristes défaillances ; mais, au milieu même de nos défaillances, notre vocation paraît encore ; la providence nous y ramène malgré nous. Je rappelle les expéditions récentes de Dahomey et de Madagascar : pourquoi les avons-nous faites ? La Politique a eu ses raisons, mais Dieu aussi a eu les siennes qui sont plus hautes et plus décisives ; le drapeau de la France a suivi dans son vol, comme faisaient autrefois les Aigles Romaines, les indications et l'ordre de Dieu. Oui, je le crois, et cette croyance réjouit mon âme Française : Dieu a voulu montrer au monde qu'aujourd'hui, comme aux grandes époques de l'histoire, son épée est toujours l'épée de la France, qu'il la prend toutes les fois qu'il veut ouvrir les voies à la civilisation chrétienne, à travers la barbarie ; que les Francs sont encore et qu'ils seront toujours, s'ils le veulent bien, les soldats de Dieu ; qu'enfin, malgré nos infidélités, nous pouvons reprendre, contre les *Sans-Patrie*, la glorieuse devise des Francs, au VIe siècle : *Gesta Dei per Francos*, les gestes de Dieu, les grandes œuvres de Dieu, par les Francs !

Il faut donc l'aimer et l'aimer de tout notre cœur cette belle patrie Française. Elle n'est forte que par l'amour de ses enfants ; l'égoïsme la tuerait. Si Jeanne est la première de toutes les Françaises et de tous les Français, c'est qu'elle a su mieux, beaucoup mieux que personne, se donner, se sacrifier, souffrir, combattre, vaincre et mourir pour sa patrie. Eh bien, quand on a eu l'honneur et le bonheur de naître et de grandir dans la patrie de Jeanne, dans la patrie sauvée par les sacrifices héroïques de Jeanne, j'estime qu'on doit regarder comme le premier et le plus doux des devoirs de se donner aussi, de se donner généreusement à la patrie, de travailler, de combattre, de souffrir, et, s'il le faut, de mourir pour la France.

Ayons donc, en nos cœurs, un peu de cette flamme,

qui brûlait ardente, dans le grand cœur de Jeanne. Aimons la France, en tout ce qui la touche et peut assurer sa prospérité, sa force, sa grandeur et sa gloire.

Aimons-la dans ses représentants officiels, dans les dépositaires, sous quelque forme qu'ils le soient, de cette grande et sublime chose, qui s'appelle l'*Autorité*. Français, nous sommes de nature un peu frondeuse, et nous sommes devenus frondeurs à l'excès, par nos traditions révolutionnaires, par nos habitudes d'indépendance. L'autorité, chez nous, n'a plus de prestige: on la critique, on l'attaque, on la brave impunément; nous avons perdu la religion du respect : c'est en quoi nous sommes inférieurs à beaucoup de peuples. Il est nécessaire que nous retrouvions le respect. Voyez Jeanne; quand il s'agit de son Roi, dont elle savait pourtant bien les défaillances, elle proteste avec indignation contre ceux qui l'accusent : « Par ma foi, dit-elle à maître Erard, au cimetière de Saint-Ouen, révérence gardée, j'ose bien vous dire et jurer, sous peine de vie, que mon Roi est le plus noble chrétien de tous les chrétiens. » Et, sur le bûcher même, elle justifie Charles VII. « Qu'on n'accuse pas mon Roi, s'écrie-t-elle ; il n'a pas trempé dans ce que j'ai fait; si j'ai fait mal, il est innocent. » Jeanne enseigne le respect pour ceux qui commandent ; c'est qu'en effet, quand leur pouvoir est légitime, ils commandent au nom de Dieu.

Aimons la France dans cette force virile, qui la protège, qui la défend, qui la sauverait à l'heure des suprêmes périls ; aimons l'armée. Mon général, Messieurs les officiers, vous l'avez refaite cette belle armée française à force d'intelligence, de dévoûment, de patriotique travail, et nous sommes fiers de la montrer au monde. Là bas, à la frontière, je la vois souvent, tous les jours, et quand elle passe, j'éprouve toujours un frisson, le frisson des patriotiques espérances. Honneur aux braves, qui la commandent et qui, demain, la mèneront à la victoire ! Contre la bande des Cosmopolites, qui les

outragent et voudraient les amoindrir, la France, la vraie France, la France de Jeanne d'Arc, proteste, et ses protestations indignées nous disent assez haut les sentiments qui l'animent.

Aimons la France dans son unité puissante et faisons tous les sacrifices que réclame le maintien de cette unité. Je vois la lutte des partis, je vois les conflits des ambitions rivales, je vois la contradiction des intérêts qui se heurtent; tout cela n'est pas Français, parce que tout cela divise et déchire la patrie. Au-dessus des intérêts, des ambitions, des idées, des convictions, même des traditions de familles, si respectables soient-elles, il y a la France, qui vaut mieux que tout, la France à laquelle il faut tout sacrifier et se sacrifier soi-même. Elle serait bien forte l'unité française, si les sentiments que j'exprime étaient au cœur de tous les Français.

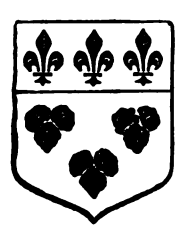
Enfin, aimons la France, telle que Dieu l'a faite, telle que Jeanne d'Arc la comprenait et la voulait : aimons la France chrétienne. Il y a eu sur ce point..... Comment dirai-je ? des malentendus, si vous voulez, des malentendus déplorables. Ils se dissiperont, je l'espère bien ; ils se dissipent déjà. La France n'est pas un bon terrain pour le *Kulturkamp*. Donc que les nuages s'en aillent, que le ciel redevienne serein, que le soleil se montre, le soleil de la liberté vraie, de l'égalité vraie, de la fraternité vraie ! Qu'à ce beau soleil, au soleil du Christ, au vrai soleil de la patrie, toutes les divisions, toutes les haines, toutes les discordes, tous les égoïsmes s'effacent et disparaissent ! Que la France, ayant retrouvé tous les éléments de sa force, reprenne son rang d'honneur parmi les nations.

Vous aurez contribué, Monseigneur d'Orléans, à ce renouveau de la patrie française ; vous avez préparé, par un travail énorme, les pièces d'un énorme procès ; elles seront décisives ; nous le croyons tous. Vous avez fait monter là-haut, dans une cérémonie récente et superbe,

les cloches aux grandes voix harmonieuses, les cloches de Jeanne d'Arc. Vous aurez des canons, quand vous voudrez, ces canons orléanais qui saluent si bien la maîtresse d'artillerie, Jeanne d'Arc.

Tout est donc prêt; il ne reste plus qu'un mot à dire, mais un de ces mots qui viennent de Dieu, qui passent par le cœur et les lèvres du Pontife suprême, et qui donnent le signal de toutes les allégresses, des allégresses du ciel, comme des allégresses de la terre. Oh ! ce mot de Dieu et de son pontife, puissions-nous bientôt l'entendre! Quelle fête, ici, dans la ville des souvenirs, dans la ville de Jeanne, lorsque tous, à genoux, devant l'autel et l'image de la sainte héroïne, nous pourrons dire de tout notre cœur, de toute notre foi, de tout notre patriotisme : Sainte Jeanne, priez pour nous! Sainte Jeanne, priez pour la France !

Ainsi soit-il !



ORLÉANS. — IMP. PAUL PIGELET.



·IOHANNA AVREL·PVELLA·
·ARDET PRO PATRIA·
·LVCET PER PATRIAM·
H·HERLVISON BIBLIOP·AVREL·

PANÉGYRISTES DE JEANNE D'ARC

DONT LES DISCOURS ONT ÉTÉ IMPRIMÉS

MM.

1672. Senault (Le R. P.), de l'Oratoire.
1759 et 1760. Marolles (Claude de).
1764. Loiseau.
1766. Colas.
1767. Perdoux.
1779. Géry (de).
1805. Pataud.
1809. Nutein.
1811. Pataud.
1814. Nutein.
1817. Bernet.
1819. Frayssinous.
1821 et 1823. Feutrier.
1825. Longin.
1826. Girod.
1828. Deguerry,
1829. Morisset.
1830. Le Courtier.
1844. Pie.
1845. Berland.
1846. De la Taille.
1850. Barthélemy de Beauregard.
1853. Le même.
1855. Mgr Dupanloup.
1856. Deguerry.
1857. Mgr Gillis.
1858. Place (de).
1859. Chevojon.
1860. Freppel.
1861. Desbrosses.
1862. Perreyve.
1863. Mermillod.
1864. Thomas.

MM.

1865. Bougaud.
1866. Lagrange.
1867. Freppel.
1868. Baunard.
1869. Mgr Dupanloup.
1872. Perraud (Le R. P.).
1873. Lémann (J.).
1874. Lémann (A.).
1875. Bernard.
1876. Hulst (D').
1877. Monsabré (Le R. P.).
1878. Rouquette
1879. Mgr Turinaz.
1880. Mgr Besson.
1881. Planus.
1882. Mgr Germain.
1883. Laroche.
1884 Chapon.
1885. S. E. Mgr Langénieux.
1885. Mgr Thomas, dans la Cathédrale de Rouen.
1886. Vié.
1887. Mgr Perraud.
1888. Mgr Gonindard.
1889. Mgr de Cabrières.
1890. Mouchard.
1891. Lémann (J.).
1892. Le Nordez.
1893. Lemoine.
1894. S. E. le cardinal Lecot.
1895. Gasnier.
1896. Mgr Touchet.
1897. Mgr Renou.
1898. Mgr Pagis.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE H. HERLUISON

Jeanne d'Arc, épisode de l'Histoire de France, par Albert Liger, préface de Georges d'Esparbès, illustrations de l'imagier Andhré des Gachons, pet. in-8°, contenant 8 figures en couleur hors texte et vignettes sur bois. . . . . 10 fr.

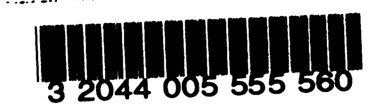
Les Cloches de Jeanne d'Arc. — Allocution prononcée dans la basilique de Sainte-Croix d'Orléans, le dimanche 1er mai 1896, par M. l'abbé d'Allaines, vicaire-général, in-8°. 50 c.

Les souvenirs de Jeanne d'Arc à la Cathédrale d'Orléans. — Les verrières, l'inscription commémorative, les bannières et les cloches, in-8°., fig. . . . . 50 c.

Médaille-Souvenir de la bénédiction des cloches. — Sur la face sont figurées les armoiries personnelles de la Pucelle : un colombeau portant en son bec une banderolle sur laquelle on lit : *De par le Roy du Ciel*. Au revers, sont inscrits les vocables des cloches, la date de la bénédiction et les noms des parrains et des marraines, prix : en argent 5 fr., en cuivre argenté, 0 fr. 50 c., en bronze, 0 fr. 30.

La sonnerie avant la bénédiction. — Une photographie de M. D. Dubreuil, nous montre l'ensemble du chœur de la Cathédrale avec sa décoration. Les cinq cloches figurent au premier plan, suspendues à leurs charpentes ornementées, 18/24, prix : 2 fr.

Orléans. — Imp. P. Pigelet.


3 2044 005 555 560

